

TROIS HOMMES

A JUPONS

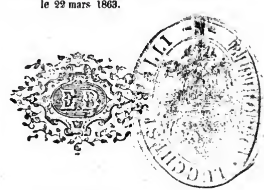
OU

L'AMOUR ET LA TEINTURE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR M. CARMOUCHE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Déjazet
le 22 mars 1863.



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, boulevard des Italiens, 24.

1863

PERSONNAGES

ROSE DURAND, teinturière..............	Mlles	MOYSE.
MADAME RENAUDIN....................		BASTA.
BARBOTTEAU, brasseur de bière.........	MM.	TOURTOIS.
TÊTU, loueur d'ânesses.................		DAILLY.
POLYDORE BRISEMICHE, garçon boulanger.................................		TONY.
AUGUSTE.............................		DUBOIS.
UN GARÇON..........................		GEORGE.

GARÇONS TEINTURIERS, VOISINS ET VOISINES

La scène chez Rose Durand, au Marais.

TROIS HOMMES

A JUPONS

Une arrière-boutique de teinturier avec trois cuves praticables; un établi à gauche, les étoffes, les baquets, les seaux, etc. — Portes à droite et à gauche. Le fond est censé donner sur une cour de la rue. — Il y a un mur sur lequel on étend des étoffes à sécher.

SCÈNE PREMIÈRE

TROIS GARÇONS TEINTURIERS en train de travailler; ils retirent des étoffes, les tordent, les étalent. AUGUSTE, assis dans un coin, à gauche, et la tête dans ses mains.

UN GARÇON.

Eh bien! monsieur Auguste... que faites-vous donc là? vous avez l'air pensif...

AUGUSTE.

Hein! quoi... poussif?...

UN GARÇON.

Non, pensif!... Depuis que vous êtes entré ici, on dirait que vous n'avez pas beaucoup d'agrément.

AUGUSTE.

Oh! si... j'en ai que trop d'agrément... (Il soupire.) Ah! ah!

UN GARÇON.

Comme on dit que vous étiez ébéniste pour les billards... vous auriez pu ne pas mordre à la teinture...

AUGUSTE s'est levé.

J'ai fait bien d'autres choses... Moi, tous les métiers, c'est mon état!... Est-ce que je ne connais pas vos drogues, l'indigo, le sumac et le bois de campêche?... Je les ai cultivés dans leur pays natal!... Aussi, je suis premier garçon de mademoiselle Rose... elle a confiance en moi... quand ça l'embête d'additionner, je lui tiens ses livres...

LE GARÇON, à part.

Je crois qu'il a un coup de soleil pour la bourgeoise.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que vous parlez de la bourgeoise? Faudrait pas en dire du mal devant moi!...

LE GARÇON.

Oh! oh! vous faites l'homme avec nous... et quand elle est là... on vous prendrait pour une petite fille à cause de vot' timidité.

AUGUSTE.

Ah! ne parlons pas de ça... et dépêchez-vous de calandrer... et ces tarlatanes qu'il faudra pour ce soir...

LE GARÇON, se remettant à agir.

On y est... Dites-nous vot' petite chanson, ça nous donnera du cœur.

TOUS.

Oui, oui.

AUGUSTE, à lui-même.

Ils sont heureux!... il faut leur donner du cœur... moi, je voudrais qu'on m'en ôtât!... Allons, c'est égal!...

AUGUSTE, monté sur un escabeau au-dessus d'une cuve dont il remue le contenu.

AIR : *Turlurette.*

Y a pas de brillant métier
Comm'celui de Teinturier!
Qu'est-ce qu'embellit la nature
La teinture.

TOUS.

La teinture
N'y a que la teinture.

AUGUSTE.

Qui donne à la vieille beauté,
Le teint frais et velouté
D'une pêche rose et mûre ?
La teinture (*bis*)
N'y a que la teinture!

Qu'est-ce qui donne au petit picton
L'apparence d'un grand Mâcon,
De la couleur la plus pure ?
La teinture (*bis*)
Et vive la teinture !

TOUS.

La teinture,
Gnia que la teinture.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME RENAUDIN.

MADAME RENAUDIN, entrant et appelant.

Mamzelle Rose, not' filleule !

AUGUSTE.

Elle est sortie. (Avec joie.) Tiens ! madame Renaudin...

MADAME RENAUDIN, d'un air grave.

Ah ! c'est vous, monsieur... tant mieux pour ce que j'ai à vous dire !

AUGUSTE, à mi-voix.

Chut ! il n'y a pas besoin que ces autres imbéciles vous entendent, c'est assez de moi... (Aux garçons.) Les enfants... filez au lavage... faut laisser infuser les couleurs.

LE GARÇON, bas aux autres.

Il veut être seul avec elle... Vous savez le cancan ?...

TOUS, à mi-voix.

Oui, oui !

(Ils prennent des étoffes et sortent en chantant.)

CHŒUR.

Qu'est-ce qui pare la nature!
La teinture.
Turelure!
Rantanplan Turelure!

AUGUSTE.

Vous venez donc voir votre pensionnaire?... c'est gentil à vous, madame Renaudin.

MADAME RENAUDIN.

Justement, monsieur... chose!... car, vous étiez entré à la maison comme ouvrier; vous y logez encore comme pensionnaire; on doit faire, ce soir, le papier pour l'argent que vous avez remis à mon mari... et, avec tout cela, on ne sait pas comment vous vous appelez!

AUGUSTE, embarrassé.

Comment!... mais Auguste! il me semble que c'est un nom.

MADAME RENAUDIN.

Oui, c'est un nom... Auguste!... P't'être que vous n'en avez pas d'autre?

AUGUSTE, d'un air sombre.

Si fait... j'en ai un .. celui de mon père... mais il m'attriste; il me rappelle... brave et digne homme!... (Changeant de ton.) Mais, d'ailleurs, ça ne fait rien!... je n'ai pas besoin de papier avec vous, ni avec ce bon M. Renaudin.

MADAME RENAUDIN.

Oui, si vous étiez resté chez lui, associé pour ses billards!... Mais il m'a dit : Je tiens à être en règle; puisqu'il nous a lâchés, qu'il s'est toqué pour ma filleule...

AUGUSTE.

Ah! oui! toqué... et une fameuse toquade.

MADAME RENAUDIN, riant.

Ça fait un de plus dans la ribambelle de ses amoureux!... les hommes sont comme ça, quand on en cherche... on n'en trouve pas, et, comme elle est sage, qu'elle n'en veut pas... elle en a des douzaines.

AUGUSTE.

Non, il n'en est resté que trois qui ont l'air de tenir ferme...

et ce qu'il y a de curieux, trois hommes à jupons!... Aussi, ils ont des langues... comme des femmes.

MADAME RENAUDIN, avec reproche.

Eh bien! monsieur Auguste!... Trois hommes à jupons, que voulez-vous dire ?

AUGUSTE.

D'abord, M. Barbotteau, le gros brasseur de bière... Celui-là, il a le talent de faire de la mousse ; premier jupon.— Ensuite, le père Têtu, le marchand d'ânes, qui a du foin dans ses bottes... ce n'est pas le plus malin, mais il est entêté comme un mulet ; deuxième jupon. — Après ça, M. Polydore Brisemiche, le boulanger qui est dans la maison, le plus sentimental de tous les gindres... Si vous l'entendiez soupirer : Ah! hain... ah! hain!... troisième jupon.

MADAME RENAUDIN, qui a hoché la tête.

Je les connais... S'étaient-ils pas mis en tête de venir m'en conter et roucouler?... Ils ont même voulu me compromettre, en tenant sur moi des propos!... Mais serait-il possible que Rose, une fille d'esprit, une femme de tête, écoutât ces trois imbéciles ?

AUGUSTE.

Je ne dis pas qu'elle les écoute d'un bon œil... je crois qu'elle s'en moque; cependant, ils viennent toujours ici traîner leurs guêtres.

MADAME RENAUDIN.

Mais, vous... que pense-t-elle de vous?

AUGUSTE.

Ah! ce que pensent les femmes, c'est si nuancé!... La femme, voyez-vous, c'est changeant comme du moiré!... celle-là, surtout... Sans cesse riant... chantant... elle me fait l'effet d'avoir un cœur imperméable.

MADAME RENAUDIN.

Mais vous ne lui avez donc pas parlé, pour vous déclarer ?

AUGUSTE.

Je n'ai pas osé.

MADAME RENAUDIN.

Ah ! si vous n'osez pas parler aux femmes, alors!... tous les conseils que je vous ai donnés dimanche sont donc inutiles : vous n'êtes donc qu'un enfant... Vous n'êtes donc pas un homme de tête ?

AUGUSTE, avec chaleur.

Pas un homme !... Oh! sapristoche !...

MADAME RENAUDIN.

Eh bien !... déclarez-vous donc !...

AUGUSTE.

(On entend une ritournelle.) Tenez... tenez... la voilà qui revient.

MADAME RENAUDIN, en confidence.

Je vas vous laisser !...

AUGUSTE.

Ne vous en allez pas...

MADAME RENAUDIN.

Les tête-à-tête à trois, ça ne vaut rien... seul à seul... Allons, du courage; parlez-lui, et ferme. (Elle gagne la droite.)

AUGUSTE.

Oui, oui... c'est fini, je vas lui parler là... verbalement.

MADAME RENAUDIN, sur le seuil.

Vous viendrez me dire ce qu'elle vous aura répondu. (Elle sort par la droite.)

AUGUSTE, à lui-même, à droite.

Oui... oui, merci... Ho! qué femme compâtissante !

SCÈNE III

ROSE, avec des pelottes de laine, AUGUSTE, à l'écart.

ROSE entre par la gauche en fredonnant.

A la fleur du bel âge...
Non, non, jamais d'amour.

(Elle met la laine dans une corbeille qui est sur une espèce d'établi à gauche.)

AUGUSTE, se frappant lui-même.

Va donc, poule mouillée !... (Il tousse de loin.) Heim ! hem !

ROSE, surprise, tournant la tête.

Tiens, vous étiez là, monsieur Auguste, vous m'écoutiez ?

AUGUSTE, troublé.

Non !... oui... et avec un plaisir !...

ROSE.

C'est de la curiosité, cela.

AUGUSTE.

Vous savez bien que vous inspirez un tout autre sentiment.

ROSE.

Moi, je n'en sais rien. Lequel donc?

AUGUSTE, d'un air fin.

Oh ! qu' si.

ROSE.

Lequel donc ?

AUGUSTE, interdit.

Dame... je ne saurais peut-être pas dire aussi bien que d'autres, ce que je sens beaucoup mieux... ou beaucoup plus!

ROSE.

Ah ! ah ! quel ton sentimental ! (Elle rit.)

AUGUSTE.

Comment, mademoiselle, vous riez lorsque...

ROSE.

Ah ! mon Dieu, oui, je ne peux pas m'en empêcher.

AIR : *On nous dit que dans l'mariage.* (Dalayrac.)

Quand un homme, en m'voyant, soupire
Et m' dit : — Je vous aime comme tout.
Malgré moi c'la me fait sourire,
S'il pleure un peu, je ris beaucoup.

Se tournant et imitant l'homme.

« Ah ! ah ! cœur de rocher,
« Quoi, rien ne peut vous toucher ?

Avec de grands gestes.

« C'en est fait ; d'mon amour j'expire ! »

Gaiment.

Moi j'meurs aussi *(bis)*, mais c'est à forc' de rire.

AUGUSTE, avec tristesse.

Allons, j'avais à vous parler... je n'oserai plus à présent... (Il s'éloigne d'un pas.)

ROSE à part, passant à droite.

Pauvre garçon, quel air triste! c'est gentil un homme timide.

(Haut) Allons, je ne rirai plus, n'ayez pas peur. Vous avez quelque chose à me dire, asseyons-nous, causons. (Elle va pour s'asseoir.)

AUGUSTE, enchanté se rapprochant.

A la bonne heure... voilà comme je vous aime!

ROSE, jouant la surprise.

Comme vous m'aimez!... vous m'aimez donc?

AUGUSTE, étonné.

Est-ce que je vous l'ai avoué?... Dam... je ne savais comment m'y prendre.

ROSE.

Eh bien! vous me l'avez dit, là, tout naturellement, sans vous en douter.

AUGUSTE.

Et vous ne vous fâchez pas?

ROSE, sérieusement.

Ecoutez, monsieur Auguste : je voulais éviter votre déclaration ; elle est faite, il n'est plus temps : mais cela me force à vous confier un grand secret, qui n'est plus connu que de deux personnes, moi et mon parrain.

AUGUSTE

Monsieur Renaudin, il a vot'secret?... Qu'est-ce que c'est donc?

ROSE, baissant les yeux.

Eh ben, c'est que je ne suis pas libre. Mon cœur l'est bien encore, mais plus ma personne!

AUGUSTE, effrayé.

Ah! mon Dieu! vous me faites frémir.

ROSE, souriant.

Ne frémissez pas tant que ça... à l'âge de douze ans... je n'avais plus que mon parrain, mon bon oncle; il me fit venir de mon village à Paris, je lui tins lieu de fille, et il fut pour moi un véritable père. Quand il se vit près de sa fin, il me dit : « Rose, tu as été mon enfant; mon petit avoir t'appartient. Cependant, il y a dans quelque coin du monde... je sais pas où.. un homme qui aurait dû hériter de moi!.. je ne t'en ai jamais parlé, parce que c'est une chose qui me faisait trop de peine... Mais comme il est possible qu'il soit encore de ce monde, pro-

mets-moi de ne pas te marier avant d'avoir vingt-deux ans révolus... s'il revient avant ce temps là... et qu'il soit un bon sujet, jure-moi là, de lui rendre mon héritage, ou plutôt de le partager avec lui en devenant sa femme.» Et le pauvre homme est mort bien content, parce que je lui ai juré ce qu'il me demandait.

AUGUSTE.

Et vous n'avez pas eu regret de vous être enchaînée ?

ROSE.

Oh! du tout! seulement ce mari inconnu ne paraît pas... (Souriant.) Et, quelquefois, je trouve qu'il est dur d'attendre toujours quelqu'un qui ne vient jamais!

AUGUSTE.

Pardine... au lieu de prendre celui qui est tout venu, que l'on voit, que l'on connaît... car enfin, me v'là, moi, vous me voyez .. vous me connaissez...

ROSE, avec impatience.

Voyons, monsieur Auguste, vous avez pourtant du sens commun ?

AUGUSTE.

Comme un? comme deux! mais j'ai de l'amour comme quatre.

ROSE.

Vous ne comprenez donc pas que je dois attendre.

AUGUSTE.

Ah! oui, l'autre?... l'autre!... Et s'il est bossu, bancal ou borgne ?..

ROSE, riant.

Je ne le prendrai pas, pour sûr!.. mais je lui rendrai son héritage, et bonsoir!.. je n'aurai plus de dot!.. est-ce vous qui m'en apporterez une?.. voyons, il faut être raisonnable.

AUGUSTE, se grattant l'oreille.

Ah! une dot... de l'argent... je n'avais qu'un livret à la caisse d'épargne, deux mille francs; je les ai donnés à monsieur Renaudin, qui voulait m'associer dans sa fabrique, et pour le moment, je ne pourrais vous offrir qu'une partie de billards...

ROSE, rompant la conversation.

Des billards que vous avez fabriqués? merci, dans mon com-

merce, on ne peut pas jouer à ce jeu là... d'ailleurs il est bien inutile de parler de tout ça. (Elle remonte à gauche.)

AUGUSTE, la rejoignant.

Mamzelle Rose, je vous en prie, ne m'ôtez pas l'espoir...

ROSE.

Moi, je ne vous ôte rien du tout... nous verrons!.. (Geste d'Auguste.) L'année prochaine, si votre amour est assez bon teint pour durer jusque là.

AUGUSTE

Oh dieux! oui!.. mais, c'est bien long!

ROSE.

En attendant, prenez patience, et allez vous-en rue des Lombards, chercher de l'indigo et de la cochenille...

AUGUSTE.

Vous me renvoyez comme ça?

ROSE.

Je ne vous renvoie pas, je vous dis de vous en aller... où vous avez à faire.

AUGUSTE, tristement.

Sans adieu, mamzelle Rose... je m'en vas bien malheureux! (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE IV

ROSE, seule, le regardant.

Pauvre jeune homme!.. je ne m'étais pas trompée!.. comme on voit qu'il est sincère!.. heureusement, je n'ai plus que quelque temps à attendre... et je pourrai, peut-être, le récompenser du sacrifice qu'il m'a fait...

SCÈNE V

ROSE, POLYDORE, en costume élégant de mitron, une rose à sa veste blanche.

POLYDORE, passant sa tête.

Vous êtes seule, ma petite voisine ?

ROSE.

Oui, monsieur Polydore. (A part.) Un amoureux d'un autre genre !

POLYDORE.

Quel bonheur de trouver une rose sans épines... vous en aviez une assez piquante tout à l'heure...

ROSE.

Mo i

POLYDORE.

Oui.,. la visite de cette délurée de madame Renaudin.

ROSE, étonnée.

Moi, je n'ai pas eu sa visite, je ne fais que de rentrer.

POLYDORE, d'un air malin, pensant à Auguste.

Vous n'y étiez pas ?.. ah !.. alors elle sera venue pour...

ROSE.

Pour vous voir, peut-être ?.. car on a dit... vous-même, vous m'avez dit que... hum ! hum !..

POLYDORE, d'un air fat.

La petite Renaudin ?.. non, non, elle ne songe plus à moi depuis que son mari avait fait la bêtise d'admettre un tiers dans sa fabrique... ce nicodême de monsieur Auguste.

ROSE, troublée.

Comment, monsieur Auguste ?

POLYDORE.

Oui, très-bon ouvrier... qui était chargé dans la maison de la partie des queues, de billard... c'était sa spécialité.... on dit même qu'il y a mangé son petit Saint-Frusquin.

ROSE.

Mais non, il a mis des fonds... il s'est associé.

POLYDORE.

Associé, comme moi!.. avec madame! et comme on jasait un peu trop, il a fait semblant de la quitter et d'entrer chez vous.. (Appuyant.) Mais, ça tient toujours!

ROSE, voulant douter.

Allons donc!.. vous croyez ça?

POLYDORE.

Pardi, j'en suis sûr et certain... je les ai vus encore, dimanche, se promener tout le long du défunt canal du Temple.. ils étaient comme deux cœurs, bras dessus, bras dessous.

ROSE, à part.

Quelle horreur!.. si cela était possible!

POLYDORE.

Mais ne répétez pas ça...

ROSE, se contraignant.

Moi? cela m'est bien égal.

POLYDORE.

Cette petite Renaudin est très-vive... une main comme une pelle à enfourner, (Il fait le geste.) et avec elle un soufflet ne pèse pas une once!..

ROSE, riant.

Vous vous en êtes aperçu?

POLYDORE, se frottant la joue.

Parfaitement... la dernière fois que nous nous sommes vus... et je ne suis pas habitué à être reçu comme ça!

ROSE.

Je crois bien, vous que l'on surnomme le beau mitron pour l'élégance de vos manières et le bon genre de votre tenue.

POLYDORE, d'un air important.

J'y tiens beaucoup à la tenue. C'est ce qui distingue le jeune homme comme il faut du prolétaire.

ROSE.

Sans doute, on peut être dandy et garçon boulanger.

POLYDORE, avec un regard tendre.

Garçon?.. Il ne tiendrait qu'à vous que je ne le soye plus!

ROSE.

Oui, le papa Brisemiche a l'intention de vous marier, et de vous céder son fonds?

POLYDORE.

Mais, en attendant, il exige que je travaille, que je me traduise en jaquette. (Avec le geste du gindre.) Et hain!.. hain!.. pour remuer la pâte... (D'un ton dédaigneux.) Il est du temps où les hommes faisaient l'ouvrage des machines... Et il ne veut pas mettre le prix à un pétrisseur mécanique.

ROSE, tout à son inquiétude.

Si c'était vrai?.. cependant!..

POLYDORE.

Si c'est vrai?.. Certes! vous n'êtes pas au courant de l'exposition de Londres?.. C'est là qu'il y en a des machines... pour tout faire! les bottes, les habits, les chapeaux... Il y a même une chose qui fait la barbe aux Anglais... un barbier mécanique. C'est une machine à vapeur qui fait marcher vingt rasoirs : les pratiques entrent dans l'atelier, se placent devant la roue, qui tourne, tourne... vrr!.. vrr!.. et en deux coups de piston, zig, zag, vingt mentons sont rasés. Seulement, il faut faire attention de se placer de manière à ce que la mécanique ne vous emporte pas une oreille ou un bout du nez... C'est drôle, hein?

AIR *de la piété filiale.*

Avec de l'eau, du feu, du bois, du fer,
C'est étonnant ce qu'on invente!..,
Aussi, maintenant, notre époque s'en vante,
Tout va plus vite, et coûte bien moins cher.
Du train dont tout cela se fabrique
On pourra bientôt, par bonheur,
Se fair'la cour à la vapeur,
Et s'marier à la mécanique.

Après ceci Rose passe à gauche et se met à développer une pelotte de laine.

ROSE, riant.

Oh! l'amour... y a déjà bien des machines qui s'en mêlent... Je ne dis pas ça pour vous, monsieur Polydore.

POLYDORE.

Oh! ça m'est égal... le mien en passerait par toutes les mécaniques que vous voudrez... Tenez, vous pouvez me changer en dévidoir. Quels beaux petits doigts, c'est des fuseaux.. Donnez, donnez donc.

ROSE, à part.

Au fait, il me servira à quelque chose. (Développant ses mouvements.) Elevez... abaissez...

POLYDORE, se mettant à genoux en tendant l'écheveau.

Dévidez, dévidez! faites votre pelotte... Ah! attendez!.. une pensée (Avec prétention.) : ce fil pourrait me conduire au bonheur... et j'y arriverais promptement, car je suis entraîné par l'écheveau... Hein? vous avez saisi, les chevaux?

On entend des coups de fouet et une charrette qui s'arrête.

ROSE, vivement, avec humeur.

Oui, oui, j'ai saisi... Mais, levez-vous, voilà du monde!.. Levez-vous donc!.. et partez .. C'est ridicule, ça!

Elle passe à droite.

POLYDORE.

Ne vous fâchez pas... je reprendrai plus tard le fil... de la conversation. (A part.) Elle a l'air bien vexé... je vais savoir si le four chauffe pour un autre.

Pendant que Rose relève sa laine, il disparait par le côté gauche.

SCÈNE VI

ROSE, seule, avec dépit.

Le méchant imbécile, quel mal il m'a fait!.. Ce M. Auguste, avec son air timide et sentimental... et cette madame Renaudin... Il l'aimerait?.. Oh! les hommes, quels hypocrites!... Et moi, qui, bêtement, allais me laisser prendre!.. Qu'ils y viennent, faire les amoureux.

SCÈNE VII

ROSE, BARBOTTEAU, en costume de brasseur, avec la veste et le tonnelet.

BARBOTTEAU entre à pas de loup et lui prend la taille.

Coucou !.. le voilà.

ROSE, passant à droite.

Ahi ! Qu'est-ce que c'est donc?

BARBOTTEAU.

C'est moi !.. Barbotteau, le brasseur de la rue des Canettes, qui vient voir la jolie teinturière, et savoir enfin s'il pourra quelque jour obtenir la belle rose qui fait mousser son cœur.

ROSE.

Vous venez me surprendre comme ça !..

BARBOTTEAU.

Je surprends toujours les femmes! Si vous vouliez correspondre à ma flamme...

Il va pour lui prendre le bras.

ROSE, le tapant avec impatience.

Allons donc! j'suis très-occupée... Qu'est-ce que vous demandez, qu'est-ce qu'il vous faut?

BARBOTTEAU.

Ce qu'il me faut... ce que je veux?

AIR : *Vous avez aimé Taconnet.*

Il m'faut d'abord les trois foulards
Qu'avant z'hier, je vous donnas à r'teindre;
De deux beaux yeux, il m'faut les doux regards,
Pour des feux qu'les pompiers ne pourraient pas éteindre!
D'un tendre espoir il m'faut encore un mot,
Sorti d'vos lèvres écarlates !...

Il reste en attitude suppliante.

ROSE, en le narguant.

Eh bien ! monsieur, de tout ce qu'il vous faut,
Vous n'aurez que vos trois cravates.

BARBOTTEAU.

Oh! oh! oh! C'est pas assez pour le plus tendre de vos adorateurs.

ROSE.

Oui! des adorateurs comme vous... on sait ce que c'est... La grosse limonadière, hein? Et la petite madame Renaudin, hein?

BARBOTTEAU.

Non, non, je ne'va plus Renauder... depuis qu'elle a donné un associé à son jobard de mari...

ROSE, à part.

Encore monsieur Auguste!..

BARBOTTEAU.

C'est vrai que j'ai la réputation d'un homme à femmes, et je ne l'ai pas volée! mais je n'en ai plus qu'une en tête... Et c'est vous qui me faites perdre la boule! Jusqu'à ma bière, qui en est troublée. Tantôt, j'oublie de la tirer au clair, et on refuse ma livraison... D'autres fois, je ne pense pas à mettre du sucre quand il en faut!.. Ça ne peut plus aller comme ça!.. je veux vider ce tonneau-là aujourd'hui... Il n'y a pas à chanter, faut que la bonde éclate... j'veux que vous soyez à moi!

ROSE.

Vraiment?

BARBOTTEAU.

Bé dam, vous pourriez tomber plus mal.

ROSE, gaiement.

Je n'ai pas envie de tomber du tout.

BARBOTTEAU.

C'est que je suis un fameux parti... J'ai 23 cafés, 15 estaminets et 11 bouillons que je fournis?.. Je fais la *bière de Lyon*, le *porter* de *London*, le *Bock-beer* de *Baviere* et le *pélèle*, et en fait de *faro*... Vous ne trouverez pas mieux que moi!.. Vous ne vous doutez pas du bonheur que je vous procurerais?..

ROSE.

Au contraire, c'est que je m'en doute.

BARBOTTEAU, voulant la cajoler.

Eh ben, alors, ça y est-il?

ROSE le frappe et passe devant lui.

Taisez donc vos mains!..

BARBOTTEAU, à droite.

Pourquoi ne me donneriez-vous pas la vôtre ?

ROSE.

Parce que ça serait bête... Ecoutez : — Je vous épouserai...

BARBOTTEAU.

Ah !..

ROSE.

Quand j'aurai le même âge que vous !..

BARBOTTEAU.

Le même âge ?..

ROSE, lui donnant un paquet qu'elle a pris à gauche.

Voilà !.. Mettez ça dans vot' poche, avec vos foulards par dessus.

BARBOTTEAU.

Vous me donnez mon paquet ?.. (Il l'ouvre.) Tiens, tiens ; mais dites donc... cette couleur... m'ira-t elle ?..

ROSE, désignant son nez.

Oui, oui, le jaune et le rouge, ça va très-bien ensemble.

BARBOTTEAU a mis une cravate sans la nouer.

Ça serait pourtant si gentil de former des nœuds avec vous ! Faites-moi donc le plaisir de m'attacher...

ROSE.

Pour celui-là, je veux bien... à condition que vous vous en irez tout de suite.

Elle lui fait un nœud.

BARBOTTEAU, la prenant par la taille.

Ah ! je vous tiens là, il me faut un baiser... celui des accordailles...

ROSE recule la tête en tenant les deux bouts de la cravatte.

Lâchez-moi, ou je serre !

BARBOTTEAU.

Oh ! la ! la ! vous m'étranglez !

SCÈNE VIII

ROSE, BARBOTTEAU, TÊTU parait au fond avec le costume des âniers, et le cotillon de toile écrue.

TÊTU. Il patoise avec l'accent normaud.

Oh la ! hé! Martine! ho! oh!

BARBOTTEAU.

C'est le père Têtu... le marchand d'ânes.

ROSE, avec humeur.

Là! il va nous trouver ici... encore des cancans.

BARBOTTEAU.

Eh bien! quoi... une commerçante! — Vous devez recevoir tout le monde.

Il achève d'attacher sa cravate jaune.

TÊTU, entrant.

Salut et considération à la belle teinturière!

BARBOTTEAU.

Te v'là dans le quartier ?

TÊTU.

Eh! ben, oui, je suis dans le quartier!.. Est-ce que je n'ai pas le droit d'y être, mes ânes et moi? — Toi! tu y es bien?

ROSE.

Bien répondu, papa Têtu.

TÊTU.

Ne m'appelez pas papa!.. j'ai jamais eu d'enfant... (A mi-voix.) mais il ne tiendrait qu'à vous de me rendre papa.

ROSE, d'un air de confidence.

Chut!..

TÊTU, bas.

Est-ce que ce gros cruchon vous ferait la cour ?

ROSE, bas.

Oui!.. mais je me moque de lui.

TÊTU, bas.

Vous avais bè raison.

BARBOTTEAU, bas, la prenant à part.

Est-ce que vous écoutez ce bourriquet ?

ROSE, bas.

Je me moque de lui.

BARBOTTEAU, bas.

A la bonne heure !

TÊTU.

Ah ! ça, voyons, pendant que je viens chez la première chanteuse du théâtre Beaumarchais, allez-vous commencer mon régime ?

BARBOTTEAU, riant.

Oh ! oh !.. tu veux mettre madame au lait... c'est ton genre, à toi, le laid !.. Bon pour des malades ! Mam'zelle Rose ne l'est pas.

TÊTU.

De quoi que tu te mêles... quéqu' tu fais là ? Gros bêta, ça se prend par précaution... par histoire de coquetterie !

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Toute femme soir et matin
Doit s' régaler de lait d'ânesse,
C'est un moyen pour que son teint
Dans son éclat reste sans cesse.
Sa fraîcheur devient un effet
Dont mes âness's fourniss'nt les causes,
Enfin, c'est dans mon pot au lait
Qu'elle trouve le pot aux roses.

BARBOTTEAU.

Oh ! oh ! l'ânier galant.

TÊTU.

Pourquoi que je ne serais pas galant, je suis français, et du Calvados.

ROSE.

Ne vous disputez pas... vous êtes deux séducteurs, on sait ça.

TÊTU.

Séduiseur, lui !.. pas moi !..

ROSE, à Têtu.

Autant l'un que l'autre... on sait de vos nouvelles, hein, chez mon parrain, mauvais sujet !

TÊTU, à mi-voix.

Ah ! il vous a parlé de la Renaudin ?.. s'il la met sur mon

compte, c'est un faux. Il avait un coup de soleil pour elle.... mais il a été *surplanté* par le jeune Guguste.

ROSE, à part.

Ah !.. ils diront donc tous de même !.. (Haut.) Je vous salue, messieurs.

AIR *des jolis soldats.*

J'ai mes courses dans la ville...
Au plaisir, adieu, bonjour.

BARBOTEAU, *bas.*

Renvoyez donc c't'imbécile.

TÊTU, *bas.*

Renvoyez donc ce balourd.

TOUS DEUX, *haut,*

Au revoir { beauté si fière.
bell' teinturière.

BARBOTTEAU, *bas.*

Que j'voudrais vous embrasser !...

ROSE, *bas et gaîment.*

Allez donc brasser vot'bière.

BARBOTTEAU, *à part, enrageant.*

Oh ! comme ell'me fait mousser !

ROSE, *à part, au milieu.*

J'voudrais bien (*bis*)
D'en finir trouver l'moyen.

LES DEUX HOMMES, *à part.*

Ça n'fait rien
J'espèr' bien
D'la pincer trouver l'moyen.

(Elle leur fait la révérence et sort vivement.)

SCÈNE IX

BARBOTTEAU, TÊTU.

BARBOTTEAU, à part.

Penserait-il à me soutirer la petite ? (Haut.) Quoi donc que tu colloquais tout bas, à la belle Rose?

TÊTU.

Pourquoi que je lui parlerais pas bas aussi bien que toi ?

BARBOTTEAU.

Moi ? je lui demandais mes cravates que voilà.

TÊTU.

Hein ? des cravates... c'est des cols ! (*A part.*) Je crois qu'il veut me couper l'herbe sous le pied.

POLYDORE, *qui reparait dans un coin.*

Encore ici.... j'ai idée que ces deux ostrogoths sont mes rivals...

SCÈNE X

BARBOTTEAU, POLYDORE, TÊTU.

POLYDORE, *feignant d'arriver.*

Tiens ! vous voilà là vous autres ?.. Bonjour, père aux ânes !

TÊTU.

Bonjour, mon fils !

BARBOTTEAU.

C'est vrai qu'il a un air de famille.

POLYDORE, *avec méfiance.*

Est-ce que vous avez quéqu'chose à brouter par ici ?

TÊTU.

Est-ce que tu n'as pas vu mon troupeau à la porte ?

POLYDORE.

Son troupeau ! il fait encore un drôle de berger, avec ses moutons à grandes oreilles !..

TÊTU.

Prends garde que je te tire les tiennes ! De quel droit que tu t'arroges de m'interroger ?

BARBOTTEAU.

Et toi, pourquoi que tu n'es pas à ton pétrin ?

POLYDORE, *avec confidence.*

Est-ce que vous avez des affaires de cœur dans le quartier ?

BARBOTTEAU.

J'en ai partout des affaires de cœur, et j'en aurai toujours.

POLYDORE.

C'est vrai, vous êtes le doyen des enjôleurs... Eh bien, voyons seriez-vous capable d'un bon conseil à l'endroit du sexe féminin... j'en connais une assez dur-à-cuire !

BARBOTTEAU.

Tu n'es qu'un apprenti... moi je sais toutes les rubriques et je te les apprendrai toutes.

POLYDORE.

J'en serai satisfait.

BARBOTTEAU.

Une supposition... tu veux triompher d'une femme ?

POLYDORE.

Oui... qui commence à me faire bisquer,

TÊTU.

Toi aussi, petit?... alors, notre position serait donc *analogue?*

BARBOTTEAU.

Bah !.. et toi idèmement ? (A part.) J'vas les mettre dedans. (Il prend le milieu.)

POLYDORE.

Comment, monsieur Têtu, vous en tenez encore?

TÊTU.

Ne m'en parlez pas... que je suis amoureux comme une bête. d'une femme que toutes les fois que je lui dis : m'aimez-vous ? elle me dit : *Ah ! non ! ah ! non !*

BARBOTTEAU.

C'est naturel !.. à toi, la parole, boulanger.

POLYDORE.

Au lieu de me répondre : ah ! non... quand je dis à la mienne *aimez-moi, ô ma mie* ! elle me répond : *croûte* !..

TÊTU, frappant l'épaule de Barbotteau.

Eh ben ! toi, qui es un casse-cœur en chef... comment t'y prendrais-tu à nos places ?

BARBOTTEAU, d'un air de pitié et remontant au fond.

Vous me faites de la peine !.. (Les autres le ramènent.)

(Ici Auguste paraît au fond et les apercevant, il s'éloigne en montrant qu'il va les écouter.)

BARBOTTEAU.

Voyons... qu'est-ce qu'il y a dans Mathieu Laënsberg ?... hein ?..

TÊTU.

Il y a le soleil...

POLYDORE.

Et la lune.

BARBOTTEAU.

Il y a ceci :

« La femme compromise,
« Est à moitié soumise. »

TOUS DEUX, d'un air hébêté.

Ah !..

BARBOTTEAU.

A preuve !.. j'ai lu que le monsieur qui est l'auteur de la rue Richelieu...

TÊTU, cherchant.

Monsieur ?...

BARBOTTEAU.

Eh ben ! il faisait arrêter son landau toute une nuit à la porte d'une femme... C'était fini, il en triomphait le lendemain !

TÊTU, frappé.

Tiens, tiens !... je n'aurais donc qu'à faire stationner mes ânesses à sa porte... C'est pas difficile d'en essayer.

BARBOTTEAU, à part.

Il coupe dans le pont.

POLYDORE, d'un air inquiet.

C'est bien pour lui... ses quadrupèdes vont braire toute la nuit ; ça fera jaser les voisins... on entend la chose !... Mais moi, je n'ai pas d'âne à mon service.

BARBOTTEAU.

Mais toi, tu as toi !...

TÊTU.

T'as toi.

BARBOTTEAU.

Alors, tu prends le *startagème* d'un autre bambocheur, un

appelé Mirabeau... Y avait une certaine Sophie, qui lui résistait... Il ne l'a pas assassinée!... mais, tout bonnement, il s'est mis sur son balcon, à cinq heures du matin, en plein hiver, dans un costume... où il n'avait plus que sa robe de chambre!

POLYDORE, qui l'écoute attentivement.

Ah!... et il s'est enrhumé?

BARBOTTEAU.

Du tout... il a triomphé!

POLYDORE.

Oui... oui... c'est superbe!... une fois ma fournée faite, je n'ai qu'à me mettre en jaquette sur la fenêtre. (S'arrêtant.) Ah! bigre! mais faut-il absolument que ce soit dans l'hiver, à cinq heures du matin?

BARBOTTEAU.

Ah! l'hiver, ça vaudrait mieux!... mais on peut toujours essayer dans l'été.

POLYDORE.

Merci toujours du bon conseil. (A part.) J'ai mon idée.

TÊTU, à part.

Moi, j'ai mon plan... Merci, chose.

BARBOTTEAU, à part.

Sont-ils bêtes... ils donnent dans mes godans.

TÊTU et POLYDORE, à part, riant.

Il est dedans!...

BARBOTTEAU, se frottant les mains.

Ils sont dedans!...

(Ils vont pour sortir et se trouvent nez à nez avec madame Renaudin.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME RENAUDIN.

BARBOTTEAU.

Tiens! c'est la jolie marchande de billards.

POLYDORE, prétentieux.

En disant ça, on n' craint pas de se blouser.

TÊTU.

La plus gentille boutiquière du faubourg.

MADAME RENAUDIN.

Ah! ah! tous les trois ici?... j'suis bien aise de vous rencontrer.

LES AUTRES.

C'est à nous à dire ça.

MADAME RENAUDIN.

Oui, oui, vous faites les câlins devant les femmes... et, en arrière, vous les habillez joliment.

BARBOTTEAU.

Ce n'est pas moi, toujours.

MADAME RENAUDIN.

Je sais tout ce que vous avez débité sur mon compte, vieux coureur!...

POLYDORE.

Ah! ah! père Barbotteau!... sur une petite femme si sage, si potelée!...

MADAME RENAUDIN, à Polydore.

Le bon apôtre!... Sournois de boulanger, vous enfournez les nouvelles avec vos petits pains, mais quand vous les débitez, vous ne les marquez pas sur la taille.

TÊTU.

Comment! tu fais de ces brioches-là?

MADAME RENAUDIN.

Et vous, marchand d'ânes! vous avez toujours une paire d'oreilles toute prête pour entendre les méchancetés, et une grande et mauvaise langue pour les répéter.

TOUS TROIS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

BARBOTTEAU.

Elle nous rive à chacun notre clou.

AIR : *J'ai d'l'argent.*

MADAME RENAUDIN.

Vous verrez,
Vous m'paierez

Les ragots que vous ferez.
Taisez-vous,
Filez doux !
Mais, je m'vengerai de vous.
Plus un mot, et détalons !
Sachez que j'ai les bras longs..

POLYDORE, *montrant sa joue.*

Et puis une main avec...

MADAME RENAUDIN, *avec un geste.*

Oui, pour vous clore le bec !

TOUS.

Taisons-nous,
Filons doux,
Ell'se vengerait de nous.

MADAME RENAUDIN.

Taisez-vous,
Filez doux,
Mais j'me vengerai de vous.

SCÈNE XII

MADAME RENAUDIN, AUGUSTE. qui se glisse par le côté.

AUGUSTE, avec mystère.

Ah ! prelotte ! madame Renaudin, qu' vous avez bien fait !... ils ont formé un complot contre la bourgeoise !... avec des ânes à sa porte... et puis... une robe de chambre...

MADAME RENAUDIN.

Eh bien ! complotez avec eux, s'il le faut : dites-moi tout, et nous nous arrangerons pour les bien attraper.

AUGUSTE.

Voilà mamzelle Rose... parlez-lui pour moi. (Il disparait par la gauche.)

SCÈNE XIII

MADAME RENAUDIN, ROSE a paru et les a vus.

ROSE, à part.

Ah ! c'est trop fort... encore ici... et avec lui !

MADAME RENAUDIN.

Hé ! voilà notre chère filleule.

ROSE, d'un ton aigre.

Vot' servante, madame Renaudin... Par quel hasard... depuis des mois qu'on ne vous a vue?

MADAME RENAUDIN.

J'ai tant d'occupation ! mon mari me laisse toute la maison sur les bras. . Bon ébéniste, renommé pour ses billards ; mais il ne peut pas sortir de son bois, il n'a que ça dans la tête.

ROSE, avec intention.

Ce n'est peut être pas sa faute, car s'il faut en croire ce qu'on raconte dans tout le quartier...

MADAME RENAUDIN.

Oh ! mademoiselle, je ne l'ignore pas, et cela m'est bien inférieur ; je me moque des potins, des ragots, des cancans. Deux ou trois jobards s'étaient imaginé de me faire la cour... je me suis moqué d'eux... On aime à rire... mais voilà tout... On peut être sage et pas bégueule... c'est mon caractère à moi... Je suis bonne femme, j'ai le cœur sur la main...

ROSE.

Et vous la donnez à tout le monde !

MADAME RENAUDIN.

Par exemple ! me traiter ainsi, quand je venais vous donner des conseils pour vot' bonheur.

ROSE, passant devant elle, à gauche.

Vos conseils ! gardez-les pour vous, ainsi que vos amoureux.

MADAME RENAUDIN, riant.

Mes amoureux ? Combien m'en donnez-vous donc?

ROSE.

Je ne vous les donne pas, je vous les laisse.

MADAME RENAUDIN.

Ah! pauvre enfant, je devine! vous croyez que je veux vous enlever celui qui vous adore... celui qui voudrait tant être aimé de vous?... un brave et bon garçon.

ROSE, s'oubliant.

Qui ça... M. Auguste?

MADAME RENAUDIN.

Ah! vous voyez bien que je n'ai pas besoin de le nommer... preuve qu'il ne vous est pas indifférent.

ROSE.

A moi?... Par exemple!... Un pareil tartuffe!... qui fait l'innocent!... Il faudrait que je sois bien sotte pour y penser, après tout ce qu'on dit de lui.

MADAME RENAUDIN.

Et de moi, n'est-ce pas?... On vous aura conté qu'il est l'associé de mon mari...

ROSE.

Et même le vôtre, précisément!...

MADAME RENAUDIN.

Ce pauvre garçon!... Mais au contraire... je suis sa confidente; il m'a supplié de venir vous parler en sa faveur, et vous m'avouerez que ce serait une drôle de commission, si j'étais amoureuse de lui.

ROSE, respirant.

Vrai!... Ah! madame, que vous me faites de bien; je n'ai plus de soupçons, je crois à votre franchise. Me pardonnez-vous?

MADAME RENAUDIN.

Je ne demande que ça.

ROSE.

Merci!

MADAME RENAUDIN.

Ah! ça, c'est donc Barbotteau, Polydore et Têtu qui ont fait des cancans sur Auguste et sur moi?...

ROSE.

Dam, oui... si vous le savez...

MADAME RENAUDIN, indignée.

Ces trois mauvais galantins... parce qu'on refuse de les écouter, ils ne peuvent pas croire qu'il y ait une honnête femme dans le monde!...

AIR *de Julie.*

De leurs propos je veux tirer vengeance :
Ils ont médit de moi, comme de vous.
Unissons-nous et que leur double offense,
Fasse contre eux tourner notre courroux,
Car nous pouvons, toutes tant que nous sommes,
Nous disputer, et mêm' nous fair' des traits,
Mais les femm's doivent signer la paix
Quand il faut fair'la guerre aux hommes.
(Toutes deux se prennent la main.)
Oui, les femm's doiv'nt signer la paix
Quand il faut fair'la guerre aux homm's.

MADAME RENAUDIN, regardant à droite.

Eh! tenez, voilà M. Auguste... Comme il a l'air bouleversé.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, AUGUSTE, accourant.

AUGUSTE, essoufflé.

Ah! madame... Excusez, mademoiselle, de me présenter...

MADAME RENAUDIN.

Vous n'arrivez pas trop mal. (A Rose.) N'est-ce pas, mon enfant?... Je viens de vous blanchir ; on ne vous accusera plus de m'aimer.

AUGUSTE.

Oh! si fait, de bonne amitié!

MADAME RENAUDIN.

Et l'autre manière sera pour elle!...

ROSE, troublée et triste.

Oh! madame... ne lui dites pas ça... Monsieur Auguste le sait... je ne suis pas maîtresse de me marier...

AUGUSTE, avec chaleur.

Mamzelle Rose, il n'y a plus à attendre vos vingt-deux ans... M'aimez-vous assez pour vous décider aujourd'hui, à l'instant, tout de suite?..

MADAME RENAUDIN.

Est-il pressé, ce garçon? Ça se conçoit...

AUGUSTE.

J'y suis bien forcé : ce cousin, que vous n'avez jamais vu... ce mauvais fils, qu'une escapade de jeunesse avait séparé de son père... celui qui doit partager vot' héritage en vous épousant... il est retrouvé, il est de retour, après plus de neuf ans.

LES DEUX FEMMES.

Ah! mon Dieu!...

ROSE, qui s'asseoit.

A Paris!... Est-il possible?... vous l'avez su... où donc?...

AUGUSTE.

Chez vot' parrain, où il était tout à l'heure.

MADAME RENAUDIN, appuyant.

Et qu'est-ce qu'il dit?

AUGUSTE.

Qu'il est enchanté de son sort... et il vient réclamer un petit héritage et une jolie femme...

ROSE, pleurant.

Qu'en sait-il?... Pourquoi lui a-t-on dit que j'étais jolie... (Avec colère.) Ça n'est pas vrai.

AUGUSTE.

Hélas! il vous connaît, et le malheureux, il vous aime.

MADAME RENAUDIN.

Ah! alors, c'est terrible, parce que tout ce que vous avez lui appartient. Vot' parrain ne vous laissera pas perdre l'héritage.

ROSE.

C'est vrai, mon Dieu! quel parti prendre? Je ne peux pourtant pas les épouser tous les deux!...

MADAME RENAUDIN.

Ça arrangerait bien les affaires.

AUGUSTE et MADAME RENAUDIN, la pressant.

Décidez-vous!... vot' cousin va venir!

ROSE, qui s'est résolue.

Non, non... je vas lui écrire que je lui rendrai ce que son père

m'a laissé... Vous lui porterez ma lettre... car je ne veux pas le voir; je le déteste! (Elle sort vivement par la droite.)

(Ici la nuit commence à venir.)

AUGUSTE, joyeux.

Quel bonheur!... chez vót' mari je viens de out apprendre en lui disant mon nom de famille, et il se trouve qu'elle est ma cousine.

MADAME RENAUDIN.

Ah bah!

AUGUSTE.

Oui, ça va bien! ça va bien! (Il embrasse vivement madame Renaudin.)

MADAME RENAUDIN, à mi-voix.

Finissez donc, malheureux... Elle va être encore jalouse!... Ah ça! (Bas.) et le complot de nos trois séducteurs, y a-t-il du nouveau?

AUGUSTE.

Oui, oui!... Tout à l'heure le mitron me guettait sur sa porte pour m'emmener dans son pétrin... Mon petit Auguste, qu'il me dit, dit-il, quand tu fermeras ta boutique, si tu veux m'y faire entrer en cachette, je te donnerai tout ce que tu voudras. J'y ai répondu : Donnez-moi cent sous d'arrhes. Tiens, qu'il m'a dit, les voilà, et j'y ai promis de l'introduire ici, furtivement et secrètement.

MADAME RENAUDIN.

Bien!

AUGUSTE.

Ce n'est pas tout : en sortant du pétrin, je me cogne le nez dans l'âne du père Têtu... Après ça, le Barbotteau me guettait; ils m'ont fait tous les deux la même demande, je leur ai fait la même réponse, et voilà les trois dollars de ces trois jobards.

MADAME RENAUDIN.

Bon! bon! ces trois cancaniers en auront pour leur argent. (Elle lui dit quelques mots tout bas.)

AUGUSTE.

Oh! pristi! ça me va... je m'en charge!... mamzelle est à écrire dans sa chambre.

MADAME RENAUDIN.

Ils sont peut-être déjà par là. Il fait nuit... Avez-vous mis les volets?

AUGUSTE.

Oui, la porte est tout contre... Chut! j'entends le signal que je leur ai donné. (On entend la retraite au lointain.)

MADAME RENAUDIN.

La retraite...

(Elle parle à l'oreille d'Auguste, qui témoigne son approbation.)
(On entend frapper deux coups dans la main derrière chaque porte. *Auguste* répond par deux coups, puis il se glisse par la gauche et sort. Madame Renaudin se tient à l'écart. Il fait nuit.)

SCÈNE XV

POLYDORE, TÊTU, BARBOTTEAU. Ils entrent en tâtonnant et mystérieusement l'un après l'autre.

POLYDORE, entrant le premier par le fond, à droite.

Le tambour bat,
C'est l'signal du combat,
Ell'va venir
Et mon désir
Ici va s'accomplir!

TÊTU, *entrant du côté gauche.*

Le tambour bat,
C'est l'signal du combat.

BARBOTTEAU, *entrant du fond.*

C'est un bon tour.
J'viens fair'l'amour,
Sans trompett'ni tambour!

BARBOTTEAU, à demi-voix.

Auguste!

POLYDORE, de même.

Guguste!

TÊTU, de même, d'une petite voix.

Guste!

(Les trois portes se ferment.)

BARBOTTEAU, à demi-voix.

Est-il sourd?

POLYDORE, de même.

Est-il muet?

TÊTU, de même.

Est-il bête?

(Ils se rencontrent tous trois au milieu du théâtre)

BARBOTTEAU, prenant Têtu par un bras.

C'est toi?

POLYDORE, le prenant par l'autre bras.

C'est toi?...

TÊTU.

Sûrement, que c'est moi.

BARBOTTEAU.

Ce n'est pas lui.

POLYDORE.

Quel organe?

BARBOTTEAU.

Qui es-tu?

POLYDORE.

Nomme-toi?

TÊTU.

Lâchez, ou je crie comme un âne.

BARBOTTEAU.

Tu nous perdrais, malheureux!

(Madame Renaudin donne un soufflet à Polydore, qui est le premier à gauche.

POLYDORE.

Un soufflet... animal?

(Elle donne un soufflet à Têtu, qui est au milieu.)

TÊTU.

Tu frappes, galopin!

(Elle donne un soufflet à Barbotteau, qui est à droite, et sort par la droite en refermant la porte sans bruit.)

BARBOTTEAU.

Eh ben! me taper!

TOUS TROIS se prennent au collet.

Scélérat!... gredin!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, accourant avec une lumière.

Ah! saperlotte! Paix donc! vous êtes découverts!

(Jour à la rampe.)

TOUS TROIS, surpris en se reconnaissant.

Ah! bah!... tous les trois!

AUGUSTE.

Sauvez-vous bien vite, v'là M. et madame Renaudin; ils vous ont guettés; la maison est cernée... ils amènent tous mes camarades, tous les voisins, avec des triques, des gourdins, et un paquet de queues de billard.

POLYDORE, effrayé.

Il veut nous caramboler!...

(Ils courent effarés à droite et à gauche.)

TOUS TROIS.

Les portes sont fermées.

AUGUSTE.

Cachez-vous quèq' part...

TOUS TROIS.

Mais, où? où?

AUGUSTE, leur montrant les trois cuves.

Fourrez-vous là dedans! là... et là! on ne vous verra pas.

(Madame Renaudin entr'ouvre la porte, voit ce mouvement et disparait.

TOUS TROIS, entrant dans les cuves.

Oui, oui! c'est ça!

AUGUSTE, à part.

Les v'là enfoncés.

SCÈNE XXII

AUGUSTE, MADAME RENAUDIN, ROSE.

MADAME RENAUDIN.

Allons donc!... Venez, venez donc!... (Elle amène Rose malgré elle.)

ROSE se faisant tirer par la main et tenant un papier.

Non... non... donnez lui ce papier, je ne veux pas le voir!

(Elle tend le papier en détournant la tête.)

MADAME RENAUDIN.

Il ne vous fera pas peur, ce cher cousin.

AUGUSTE, *s'avançant avec joie.*

Il l'espère, du moins...

ROSE *recule, étonnée, ne voyant qu'Auguste.*

Quoi ! où est-il donc?

MADAME RENAUDIN.

Le voilà... c'est lui!

AUGUSTE, *au milieu.*

Oui, mamzelle... c'est moi.

ROSE, *saisie de joie.*

Dieu du ciel!... M. Auguste... mon cousin? Vous le saviez?

AUGUSTE.

De tout à l'heure, seulement... en priant vot'parrain de parler pour moi... j'ai appris que vous étiez la nièce de François Berthaut...

ROSE, *vivement.*

Par sa sœur, ma mère!

AUGUSTE, *dont la voix s'altère.*

Ce nom-là, je ne l'avais dit à personne, depuis six mois que j'ai rentré à Paris.. j'en étais comme honteux!... car il me rappelait une méchante escapade!... que j'avais quitté mon pauvre père!... (Il finit par pleurer brusquement.)

ROSE, *avec ressentiment.*

Voilà pourquoi je détestais ce cousin, et que je voulais lui rendre ce qui lui appartient... le voilà. (Elle lui tend le papier.)

AUGUSTE, *le prenant.*

AIR : *Je ne sais pas ce que j'éprouve.*

J'ai dû payer par la misère
Le tort que j'eus de m'éloigner...
C't'argent vous l'avez sû gagner
En m'remplaçant près de mon père.
Son héritag' me s'ra plus doux
Quand sa volonté s'ra suivie...
J'n'en veux point, s'il n'est pas pour nous,
Car mon argent, mon cœur, ma vie,
N'sont plus à moi, tout est pour vous,
Oui, mon argent, mon cœur, ma vie,
Rien n'est à moi, tout est à vous.

ROSE.

Oui, mon cousin, tout sera pour nous.

MADAME RENAUDIN.

Vous ne m'accuserez plus d'être vot' rivale ?...

ROSE.

Écoutez donc... dans vot' maison, si près de lui... j'avais peur de vous.

(Pendant ceci, Auguste a parlé bas aux garçons teinturiers ; trois d'entre eux passent dans la coulisse.)

MADAME RENAUDIN, sur le devant.

Bah ! un homme dans une maison... on en trouverait bien davantage chez vous !

ROSE, piquée.

Des hommes, chez moi ?

AUGUSTE, au fond, aux garçons teinturiers.

Allons, mes enfants, à la besogne, et une bonne trempée.

LES TROIS GARÇONS, qui tiennent trois seaux, les versent dans les cuves, en criant :

Gare l'eau !

(Barbotteau, Têtu, Polydore sortent subitement des cuves, où ils étaient cachés, en hurlant :

TOUS TROIS.

Oh ! là, là !... Au feu !... Au secours !

TOUT LE MONDE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

AUGUSTE.

C'est trois amoureux !

(Ils descendent des cuves et se trouvent teints des pieds à la tête, l'un en rouge, l'autre en bleu, le troisième en jaune.)

TOUT LE MONDE éclate de rire.

CHŒUR

AIR : *Quoi ! c'est Blondel !* (Félix.)

Qu'ils sont jolis !
Qu'ils sont gentils !
Sont-ils laids !
Ils sont faits
Comm'des perroquets.

ROSE, riant.

Que diable faites-vous là, messieurs ?

TÊTU, se regardant.

Vous voyez, nous étions dans la teinture !

POLYDORE, embarrassé.

En venant complimenter mamzelle... nous serons tombés par hasard...

MADAME RENAUDIN.

Vous m'en avez l'obligation, messieurs ! Ça vous apprendra à vouloir compromettre les femmes !

AUGUSTE.

Il vous faudra une fière lessive ; je me charge de vous débouillir !

TÊTU.

Du diable si l'on me rattrape chez une teinturière !

CHOEUR.

Air : *Vaudeville de la visite de Bedlam.*

Pour vivre comme des cœurs
Et pour s'entendre à la ronde,
Ne disputons dans ce monde
Ni des goûts ni des couleurs.

TÊTU,.

Guguste, c'est au revoir,
Tu m'paieras une revanche !..
Me faire un trait aussi *noir*,
Quand je t'ai donné la pièc'*blanche*,

Pour vivre, etc.,

MADAME RENAUDIN.

De l'âg'quand vienn'nt les hivers,
La raison en vain le prône,
Vieillards qui restent trop verts
Sont sûr d'avoir leur béjaune.

Pour vivre, etc,

POLYDORE.

Du beau monde aimez vous l'jeu !
Mettez-y vot'or, vot'gloire !
Et vot'argent passe au *bleu*,
Sur un'carte *rouge* ou *noire*.

Pour vivre, etc.

BARBOTTEAU.

Pour le vin *blanc* que j'ai pris,
Jamais ma tête ne bouge.
Mais, c'est drôle, je de viens gris,
Sitôt que j'ai bu trop d' *rouge.*
Pour vivre, etc.

AUGUSTE, *en montrant celui qui est teint d'écarlate.*

En voyant c'*rouge*... qui fait peur!..
Souhaitons qu'la guerre s'apaise...
Et n'teigne plus de cett' couleur
La *blanche* aigle Polonaise !..
Pour vivre, etc.

ROSE, *au public.*

Vous monter une couleur
N'est pas c'que je me propose...
Mais, messieurs, en ma faveur
Puissiez-vous voir tout en rose.
Jugez sans trop rigueur
La pièc', d'étoffe légère !
Dam', chez une teinturière,
Il en faut d'tout's les couleurs.

TOUS.

Jugez sans trop rigueur, etc.

NOTA. A Paris, les cuves sont placées sur des trappes ouvertes, et les acteurs vont se changer dans le dessous. Mais en province, elles peuvent être figurées à moitié (en voligeou osier) et garnies de toile peinte. Leur demi-circonférence, alors, serait en saillie entre les plans, deux à droite, une à gauche ; de sorte que les acteurs ayant sauté dans l'intérieur, passeraient aussitôt dans les coulisses pour y prendre les vêtements des trois couleurs dont ils son' censés être teints.

VERSAILLES.—IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.